

Pôle Recherche



Manuel d'histoire de la Wallonie

Chapitre 14

Les activités économiques en pays wallon
(avant la révolution industrielle)

Synthèse

Décembre 2013

À la fin du Moyen Âge, plusieurs secteurs d'activités sont particulièrement prospères en pays wallon, parce qu'une partie de la production est exportée à l'extérieur du territoire : la dinanderie dans la vallée de la Meuse, le textile du lin à Nivelles et dans l'ouest du comté de Hainaut, la métallurgie et la houille du côté du pays de Liège, de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du Borinage notamment.

14.01. Quelques industries prospères (XV^e siècle)

Au XV^e siècle, Dinant est un centre industriel important où l'on fabrique la **dinanderie**. Pour leur production, les artisans mosans emploient du laiton (ou cuivre jaune), qui est un alliage de cuivre rouge à l'état naturel, et de la calamine, un sous-produit du zinc, que l'on trouve abondamment dans le bassin mosan et dans le nord thiois de la principauté de Liège. La derle, une terre argileuse naturellement réfractaire, est également utilisée pour faire des creusets, des briques, des fours et des moules de fonderie, parce qu'elle peut supporter une température très élevée lors de la cuisson. À Dinant, bonne ville de la principauté de Liège, cette industrie est organisée sur le modèle du capitalisme marchand. « Elle est contrôlée par les marchands-batteurs, professionnels du grand commerce, à la fois importateurs de la matière première et exportateurs des produits finis. C'est pour leur compte que les artisans locaux manufacturent la dinanderie, moyennant une rémunération à la pièce »¹. La dinanderie est en effet tributaire du commerce international : si la calamine est exploitée à proximité, l'étain provient d'Angleterre et le cuivre est acheté en Allemagne. Ensuite, par l'intermédiaire de Bruges et des foires d'Anvers, la production est écoulee dans l'Empire, en France, en Flandre et surtout en Angleterre. Cette industrie est prospère jusqu'au milieu du siècle, mais les difficultés commencent à partir des années 1460 avec le siège de Dinant par Charles le Téméraire et la guerre anglo-hanséatique – les batteurs dinantais faisaient partie de la ligue hanséatique – et anglo-danoise de 1467-1474. Au siècle suivant, la dinanderie n'a plus qu'une importance régionale, une situation qui ne fera qu'empirer au 17^e siècle alors que Bouvignes, autre cité réputée pour ses batteurs de cuivre, est, à ce moment, à son apogée.

À la même époque (XV^e siècle), mais de l'autre côté du pays wallon, deux régions d'**industrie du lin** sont particulièrement prospères : Nivelles et l'ouest du comté de Hainaut (les vallées de la Haine, de la Dendre et de la Senne), faisant de cette contrée wallonne la région exportatrice de lin la plus dynamique des provinces bourguignonnes. Il s'agit d'une industrie rurale : les tisserands se répartissent dans les villages autour des principales villes du comté de Hainaut (Ath, Braine-le-Comte, Enghien, Lessines, Mons, Soignies) qui leur achètent la toile écrue et procèdent au blanchissage. Les villes servent également de marchés locaux : les négociants y achètent la toile vouée à l'exportation. Dans la seconde moitié du siècle, Ath joue un rôle particulier, en s'organisant sur le modèle du capitalisme marchand : les négociants achètent la matière première, confient ensuite le filage et le tissage à des artisans, qui sont rémunérés à la pièce, et assurent enfin l'écoulement des produits finis, qui sont vendus à la halle d'Ath, aux foires de Mons ou dans d'autres villes voisines. C'est à Ath surtout que la marchandise est concentrée avant d'être expédiée vers les villes d'Italie et les royaumes de France, d'Espagne et surtout d'Angleterre, via – comme c'était déjà le cas pour la dinanderie – le port de Bruges et les foires d'Anvers et de Berg-op-Zoom.

¹ Georges HANSOTTE, « Pays de fer et de houille », dans Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – économies – sociétés*, t. 1 : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, p. 269.

Par ailleurs, le remplacement de la ‘méthode directe’ par la ‘méthode indirecte’ dans la réduction du **minerai de fer**, dans le courant du XIV^e siècle, et, avec lui, l’apparition du haut-fourneau, attesté chez nous dès 1320, produisant un mélange de fer, de carbone et de silicium à l’état liquide – la fonte – amènent des modifications dans l’industrie du fer. En effet, la fonte ainsi obtenue, de par sa haute teneur en carbone, est rendue particulièrement cassante ; il faut donc la décarburer pour la transformer en fer. Les maîtres de forge wallons procèdent à cette nouvelle opération – l’affinage – selon la « méthode wallonne », qui se généralise à partir de la fin du XV^e siècle, et permet d’obtenir du fer, qu’il est ensuite possible de marteler, aplatir ou découper. « L’adoption de la méthode indirecte provoque l’accroissement du rendement des usines. Elle entraîne aussi leur essaimage à partir des centres traditionnels [...]. Les fourneaux et les forges se concentrent dans les vallées. Ou plutôt, on ne les découvre alors qu’auprès des cours d’eau les plus modestes. C’est qu’il faut en barrer les cours, et les détourner vers les roues hydrauliques par des biefs de dérivation. Sur des rivières importantes, ces travaux d’art seraient trop coûteux. Au surplus, les minuscules usines de l’époque n’exigent qu’une énergie réduite »². Pourtant les investissements que celles-ci demandent ne sont que rarement assumés par un seul entrepreneur. Elles appartiennent le plus souvent à un groupe d’exploitants qui en usent chacun à leur tour, au prorata de leur part de propriété.

L’exploitation du charbon de terre a commencé en pays wallon dès le XIII^e siècle, dans les bassins du Borinage, du Centre, du pays de Charleroi et de Liège. L’extraction de la **houille** (le mot est wallon) exige des investissements trop importants (creusement du puits, aménagement d’un système d’exhaure, redevances diverses...) pour n’être supportés que par un seul exploitant, d’autant que l’exploitation charbonnière reste aléatoire et risquée (inondation, coup de grisou...). Dès lors, comme dans la métallurgie, l’exploitation par des associations d’entrepreneurs est habituelle. Dans ces sociétés charbonnières, se trouvent fréquemment des associés (appelés ‘comparchoniers’ ou ‘parchoniers’) dont le seul rôle consiste à financer l’entreprise : représentants de la classe aisée appartenant au patriciat urbain ou à la classe chevaleresque au XIV^e siècle, plus tard hommes d’affaires. Mais on dénombre également, parmi ces ‘comparchoniers’, des techniciens ou de simples ouvriers qui descendent, eux aussi, au fond des puits. Les frais et la production sont répartis entre les associés, au prorata de leurs participations. Dès lors, même si l’on a souvent parlé de capitalisme pour faire référence à ces sociétés, il faut attendre le milieu du XVIII^e siècle pour « voir apparaître sporadiquement et surtout dans les bassins hennuyers, des exploitations charbonnières proprement capitalistes, où la décision et le profit sont l’apanage de bailleurs de fonds, propriétaires de l’entreprise à l’exclusion des travailleurs »³.

14.02. Expansion de la métallurgie (XVI^e siècle)

Durant les premières décennies du XVI^e siècle, le pays wallon continue de voir prospérer les secteurs d’activité que sont le lin, le drap et la serge, la houille, le verre, la dinanderie, mais c’est surtout l’industrie du fer qui manifeste une vitalité exceptionnelle (**doc. 14.02.01**). À la pointe du progrès technologique, le pays wallon est l’une des régions sidérurgiques les plus denses de l’Europe occidentale.

Au XVI^e siècle, les usines de métallurgie sont réparties dans les bassins de Namur (forges de l’Entre-Sambre-et-Meuse), de Huy (dans la vallée du Hoyoux), de Liège (usines établies sur l’Ourthe inférieure, la Vesdre, la Hoëgne et leurs affluents), de Durbuy (sur l’Ourthe supérieure, l’Amblève, l’Aisne et les ruisseaux) et de Habay (forges installées au bord des rivières tributaires de la Lesse, de la Semois et de la

² *Ibid.*, p. 271.

³ *Ibid.*, p. 274.

Chiers). Le pays wallon connaît dans ce secteur une période de croissance assez lente jusqu'en 1545, avant que celle-ci ne s'accélère jusqu'en 1566. À cette date, non moins de deux-cents usines fonctionnent sur le territoire wallon – soit deux fois moins que ce qu'en compte la France toute entière, à la même période –, une multiplication des établissements s'accompagnant de progrès techniques : les fourneaux (**doc. 14.02.02**), établis sur des cours d'eau plus puissants qu'au siècle précédent, produisent plus de fonte et de meilleure qualité. Les entreprises sont possédées en commun par des métallurgistes et par des bailleurs de fonds.

À côté de la métallurgie, d'autres industries sont également attestées sur le sol wallon au XVI^e siècle. L'industrie hennuyère du lin, si prospère au siècle précédent, perd sa prééminence au profit de la Flandre et se concentre de plus en plus autour de la ville d'Ath. L'industrie textile connaît un déclin à Chièvres, dès 1535, alors que le textile de la laine progresse à Ath jusqu'en 1507, alternant ensuite périodes de crise et de prospérité. À l'est de la principauté de Liège, dans la région de Verviers, sur la Vesdre ou le long d'une déviation de la rivière, tisserands et marchands se partagent la possession des fouleries, en en usant chacun à leur tour, au prorata de leur part de propriété, comme on a pu le voir dans d'autres industries. La laine est importée d'Aix-la-Chapelle et de Maastricht, et le drap est vendu aux foires de Francfort, Strasbourg et Spire.

La production houillère connaît quant à elle un accroissement considérable, dans les charbonnages liégeois comme hennuyers. La consommation locale augmente dès lors que les distilleries, brasseries et briqueteries – les entreprises consommatrices de houille – se multiplient. Au milieu du siècle, Venlo et plus tard Nimègue commercialisent le charbon liégeois, tandis que des bateliers hollandais viennent chercher la houille dans le pays de Liège.

Dans l'est du comté du Hainaut et dans le « roman pays de Brabant » s'établissent de nouvelles verreries à Beauwelz, Barbençon, Thy, Bousval et Fontaine-l'Évêque, où l'on produit essentiellement des bouteilles, des gobelets ainsi que du verre plat. La fabrication traditionnelle voisine avec celle « à la façon de Venise », introduite sur le sol wallon par le maître-verrier Englebert Colnet, et avec l'imitation de modèles allemands.

Le travail du cuivre – la dinanderie –, qui est attesté à Bouvignes dès le IX^e siècle, y connaît son apogée au XVI^e siècle, en raison de la destruction dont a été victime Dinant en 1467. Vers 1530, en effet, on dénombre 252 batteurs de cuivre dans la cité qui est alors l'une des trois plus importantes du comté de Namur. En 1328, Jean de Flandre, comte de Namur, avait accordé aux batteurs de la cité le droit exclusif d'extraire la derle du « pays », à Andoy surtout. Par une ordonnance du comte datant de 1375, on sait que les batteurs bouvignois se sont spécialisés dans la fabrication de grands et petits chaudrons, poêles et bassins. Si l'industrie du cuivre est encore prospère à ce moment, à Bouvignes, elle finit par ne plus pouvoir résister à une concurrence de plus en plus forte venant d'Allemagne, où on élabore le laiton directement dans le Harz au pied des mines de cuivre, de France ou encore d'Angleterre. En outre, après la destruction de Bouvignes en 1554 (suite à une incursion des troupes françaises), de nombreux batteurs partent s'établir dans les centres concurrents.

Les conflits politiques, militaires et religieux du dernier tiers du siècle provoquent une grave crise de toute l'économie européenne, entraînant immédiatement de fortes répercussions sur les industries wallonnes : la draperie athoise décline dès 1567 ; la verrerie connaît le même sort la même année et la main-d'œuvre émigre vers les centres concurrents de Londres et de Middelbourg ; les ventes de houille chutent dès cette date à Liège, tandis que presque partout en Wallonie s'éteignent des forges et des fourneaux.

14.03. Reconversion de la métallurgie et expansion des industries (XVII^e siècle)

Si la crise de 1566 a durement frappé l'ensemble des secteurs d'activités en pays wallon, force est de constater que les besoins de la guerre ont favorisé le relèvement d'une partie du territoire : la principauté de Liège et le duché de Luxembourg. Suivant le mot de Jean Lejeune, c'est en effet « un vrai capitalisme qui apparaît, plus particulièrement en terre liégeoise, et se concrétise par ce qu'on pourrait appeler, sans exagération, une pré-révolution industrielle »⁴.

Dans la première moitié du siècle, en effet, la partie orientale connaît une vitalité plus grande que le restant du territoire wallon. En principauté de Liège naissent des industries nouvelles, tandis que les anciennes prennent leur essor. Dans la seconde moitié du siècle, c'est la province de Namur qui prendra une importance accrue, suite à la fondation de Charleroi et à son développement rapide avec l'appui des autorités.

La neutralité de la principauté liégeoise lui a permis d'entretenir des relations commerciales pour le moins lucratives avec les belligérants. Des entrepreneurs wallons, illustrations de ce nouveau capitalisme naissant dans la principauté de Liège dès le XVI^e siècle, tirent leur épingle du jeu et révèlent tout leur sens commercial, entrepreneurial et industriel. L'exemple le mieux connu est celui de Jean Curtius (1551-1628), mais il est loin d'être le seul. Curtius devient manutentionnaire des armées espagnoles : il leur fournit de la poudre fabriquée dans ses propres usines. Il consent également des avances de fonds, prête aux villes, au prince de Liège, aux Pays-Bas. Les Liégeois entretiennent également des relations étroites avec les Provinces Unies, auxquelles ils fournissent des clous nécessaires aux constructions navales, des armes ainsi que de la houille. Liège achète, en outre, le fer des forges du duché de Luxembourg, assurant ainsi la prospérité de cette province alors espagnole.

Au XVII^e siècle, Verviers devient le plus grand centre wallon de l'industrie textile et, avec Liège, le pôle de croissance principal de l'économie wallonne. Au début du siècle, Verviers reste tributaire de Leyde, dans les Provinces Unies. « Des ouvriers wallons [allaient] s'y installer ; des entrepreneurs hollandais envo[yaient] dans le bassin de la Vesdre de la laine espagnole, l'y f[aisaient] manufacturer, et réexport[ai]ent le drap comme produit de l'industrie des Provinces Unies. Mais à partir de 1638, la situation se renverse. Verviers enlève à Leyde son monopole d'exportation »⁵. En 1651, Verviers qui n'était jusqu'alors qu'une simple localité rurale, accède au statut de « bonne ville », représentée aux états de la principauté. L'organisation du textile verviétois est celle du capitalisme marchand : des marchands financent la production, de l'achat de la laine, jusqu'à la vente du drap, en passant par le financement de sa fabrication par des sous-traitants, travaillant généralement à la campagne et payés à la pièce. 86 % des exportations partent vers l'Allemagne, où, via les foires de Francfort, de Leipzig, de Cologne et de Strasbourg, les produits textiles verviétois sont vendus dans toute l'Europe centrale et orientale, en Espagne et en Italie.

Au siècle précédent déjà, l'industrie hennuyère du lin avait perdu sa prééminence au profit de la Flandre et l'activité était concentrée autour de la ville d'Ath. Cette situation ne s'arrange pas au XVII^e siècle. L'activité industrielle persiste à Ath, mais on y fabrique désormais des toiles grossières faites de fil acheté à Courtrai. D'autres centres d'industrie textile sont attestés au XVII^e siècle sur le territoire wallon actuel : des serges sont notamment fabriquées dans tout le pays de Herve et des draps dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

⁴ Paul SERVAIS, « De Curtius à de Geer, de l'Espagne à la Suède », dans Jean-François POTELLE (dir.), *Les Wallons à l'étranger...*, p. 87.

⁵ Georges HANSOTTE, « Pays de fer et de houille », dans Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes...*, p. 280.

Après la crise du dernier tiers du XVI^e siècle, deux régions sidérurgiques pratiquant la réduction du minerai de fer et l'affinage de la fonte persistent, celles du Luxembourg et de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

La production luxembourgeoise est quasi entièrement absorbée par les industries de transformation du pays de Liège : fenderies, platinerie, forages à canons : les fenderies, localisées sur l'Ourthe et la Vesdre inférieures, fabriquent des verges à partir desquelles on forge les clous. Onze fenderies apparaissent entre 1583 et 1696, dates entre lesquelles la clouterie liégeoise prend son essor. On connaît l'existence d'une platinerie en 1498, mais la multiplication de ces établissements, sur la Vesdre moyenne et la Hoëgne, se situe entre 1500 et 1630. Quant au plus ancien forage à canon connu, il date de 1595. On découvre ces établissements sur la Vesdre moyenne et ses petits affluents. Onze nouveaux ont été aménagés entre 1612 et 1650, huit autres dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Fenderies, platinerie, usines à canon sont autant de petites entreprises exploitées par des industriels, artisans et patrons qui fournissent des produits semi-finis, convertis ensuite en produits finis dans des forges manuelles ou des ateliers artisanaux. La quincaillerie, les armes et les clous sont exportés. Le commerce de la quincaillerie, qui est entre les mains de négociants relativement modestes, se fait principalement avec la Lorraine. Cependant, dès la seconde moitié du siècle, on assiste à la décadence de ce négoce, qui se prolongera encore au siècle suivant. Par contre, le commerce des clous et des armes est affaire d'hommes plus opulents et son organisation est celle du capitalisme marchand : les commerçants achètent le fer, confient la manufacture à des sous-traitants payés à la pièce et écoulent les produits. Les clous vont aux chantiers navals hollandais, les armes sont vendues aux Provinces Unies, aux foires de Francfort, dès 1688 et aux Anglais l'année suivante.

« Au début du XVII^e siècle, le fer de l'Entre-Sambre-et-Meuse semble destiné surtout à couvrir les besoins intérieurs des Pays-Bas. À Namur cependant, des tentatives sont faites pour acclimater des industries transformatrices : armurerie et ferblanterie »⁶. Il est probable que l'armurerie namuroise végète pendant la période qui nous occupe. La fabrication du fer-blanc semble quant à elle avoir connu une période assez faste durant les années 1620. Dès lors, peut-on penser que la métallurgie dans l'Entre-Sambre-et-Meuse a connu une période de stagnation avant la fondation de Charleroi, en 1666, et le développement exprès de sa clouterie qui rivalisera bientôt avec l'industrie liégeoise.

Le XVII^e siècle est également marqué par l'accroissement de la consommation industrielle de la houille et par les progrès du commerce extérieur du charbon de terre. Ainsi, au pays de Liège au moins, la métallurgie est devenue la plus grande industrie consommatrice de houille. Clouteries, fenderies, forages à canon, platinerie, 'makas' producteurs de fer marchand, toutes ces industries l'utilisent. Par ailleurs, trois cours d'eau navigables en favorisent le commerce vers les pays extérieurs : la Meuse, la Sambre et la Haine.

La crise du dernier tiers du XVI^e siècle a provoqué le déclin de l'industrie verrière et l'immigration de la main-d'œuvre vers Londres et Middelbourg. Cette crise se prolonge durant le premier tiers du XVII^e siècle. De nouveaux établissements voient le jour à partir de 1650, à Jumet et à Charleroi, notamment, si bien que dans les dernières années du siècle, on dénombre six ou sept verreries carolorégiennes. Liège se montre aussi particulièrement dynamique : six usines sont établies entre 1625 et 1657. Namur développe également ses fours à verre. Cette industrie est entre les mains d'entrepreneurs capitalistes autochtones ou étrangers, parmi lesquels Gédéon Desandrouin et son fils Jean-Jacques. Ceux-ci acquièrent des verreries à Charleroi, Lodelinsart, Condé et Sprimont, mais aussi des houillères, à Gilly, Lodelinsart, Anzin et Fresnes sous Condé, le fourneau de Saint-Roch et la forge du Prince à Couvin. Très souvent, les entrepreneurs doivent s'associer avec des bailleurs de fond, l'industrie du verre comportant des risques financiers considérables (usines éphémères, chômage fréquent...).

⁶ Georges HANSOTTE, « Pays de fer et de houille », dans Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes...*, p. 283.

D'autres industries, quoique moins importantes, peuvent encore être mentionnées. Des terres alunifères, repérées dans la vallée de la Meuse, autour de Flémalle et Argenteau, avaient été mises en exploitation dans le dernier tiers du XVI^e siècle. Au siècle suivant, le commerce de l'alun mosan prospère et Liège exporte en France et en Europe centrale. Dans le bassin hutois, l'industrie du papier avait connu une brusque efflorescence dans le dernier tiers du XVI^e siècle, si bien qu'en 1650, on dénombre une dizaine de papeteries dans la vallée du Hoyoux. Les ateliers céramiques de Bouffioulx et de Châtelet atteignent leur apogée en 1687, ayant profité de la décadence, autour de 1620, d'un centre important de fabrication du grès cérame, Raeren, dans le duché de Limbourg.

Même si certains secteurs d'activités connaissent à cette époque un essor estimable – la clouterie de Liège et plus tard celle de Charleroi, l'armurerie liégeoise et le textile verviétois –, cette prospérité ne doit pas éclipser les difficultés qu'ont connues les habitants, du fait des guerres et des destructions qui en découlent, du mercantilisme des pays voisins et surtout des conflits douaniers entre les Pays-Bas et le pays de Liège. Dans cette réalité, Liège, Verviers et plus tard Charleroi, constituent les trois grands pôles de croissance wallons (**doc. 14.03**).

14.04. Premières mutations (XVIII^e siècle)

Quelques mutations se manifestent dans la première moitié du XVIII^e siècle en raison des premiers progrès techniques importants : la machine à vapeur est introduite dans les houillères, de nouvelles voies de communication voient le jour entraînant avec elles une accélération du développement économique de la partie occidentale du pays wallon.

Dans les houillères, le problème de l'exhaure n'a pas trouvé de solutions entièrement satisfaisantes jusqu'à présent, en dépit des efforts de Renekin Sualem, de Jacques de Neuville et d'autres techniciens (comme les Mathieu) au service des Desandrouin. La problématique est réglée grâce à la pompe à feu – ou machine atmosphérique – construite par l'Anglais Newcomen, en 1705, et propagée sur le sol wallon par les Liégeois et les Carolorégiens. Dans les mines de Vedrin, l'appareil est adopté dès 1730, à la fosse du Fayat à Lodelinsart, en 1735 (**doc. 14.04**), dans le Borinage entre 1734 et 1740. Dans le même temps, des entreprises charbonnières proprement capitalistes se multiplient. « C'est que l'exhaure à la vapeur est coûteuse et qu'elle n'est rentable que dans les charbonnages exploitant des concessions étendues. Son adoption suppose donc des mises de fonds considérables que ne peuvent toujours fournir les modestes associations de 'parchonniers' »⁷.

En principauté de Liège comme dans les Pays-Bas désormais autrichiens, les autorités comme certains particuliers se lancent dans l'aménagement de routes modernes, la plupart achevées dans la seconde moitié du siècle. Le besoin de bonnes communications se révèle en effet urgent, dans la mesure où jusqu'alors, le pays n'est couvert que de chemins de campagne, étroits et sinueux et le plus souvent impraticables par temps de pluie. Cet aménagement des routes a profité davantage au comté de Hainaut qu'à la principauté de Liège ou au duché de Luxembourg, ces deux contrées étant défavorisées pour des raisons de géographie politique, mais aussi physique. Les duchés de Limbourg et de Luxembourg sont séparés des autres provinces romanes par la principauté de Liège, or Liège et Bruxelles poursuivent des politiques routières différentes. De plus, les conflits douaniers qu'ils connaissent leur font chercher avant tout à éviter les bureaux de douane de leur voisin, rendant la tâche assez mal aisée : « Un lacs de frontières sinueuses, une foule de territoires enclavés transforment la contrée en un vaste échiquier où

⁷ *Ibid.*, p. 291.

les douaniers de chacun, comme des pions, barrent la voie aux pions de l'adversaire. Pour les éviter, on se résout à des détours, à grands frais »⁸. Le relief et l'hydrographie compliquent encore la tâche. Vallées étroites et pentes trop raides caractérisent le bassin mosan, surtout à l'est du fleuve.

Avant 1750, Mons est reliée à Bruxelles, Ath, Tournai et Courtrai par de bonnes routes ; Namur, Charleroi et Liège disposent également de chaussées vers Bruxelles, alors que le duché de Luxembourg et l'Entre-Sambre-et-Meuse ne disposent d'aucune voie de communication moderne. L'hydrographie wallonne n'arrange en rien la situation : alors que l'Escaut est aisément navigable, la Sambre et la Meuse se caractérisent par un courant capricieux et il faudra attendre le régime hollandais pour que commence le creusement de canaux dans le bassin mosan. Sur l'Ourthe sont acheminés les fers luxembourgeois entre La Roche et Liège, dans des conditions de navigation difficiles, que l'on retrouve également sur la Vesdre et l'Amblève. Ces transformations en préparent d'autres, qui, à leur tour, pour reprendre les mots de Georges Hansotte, « préparent aux bouleversements fondamentaux de la révolution industrielle »⁹.

À côté de ces mutations, il faut encore souligner le dynamisme considérable de l'industrie verrière à Charleroi : la fabrication des vitres et celle des bouteilles (**doc. 14.05**) connaissent un essor remarquable. En 1730, la ville compte six verreries. Les Desandrouin, déjà présents au siècle précédent, sont à la tête d'un véritable empire industriel.

⁸ *Ibid.* p. 292.

⁹ *Ibid.*, p. 293.

Bibliographie

Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – économies – sociétés*, t. 1 : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975.

Jean-François POTTÉ (dir.), *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000.

Bruno DEMOULIN, *La principauté de Liège de sa Renaissance à la révolution*, publié sur <http://www.gedhs.ulg.ac.be/ebibliotheque/historique/demoulin.html>

Robert HALLEUX, *Esquisse d'une histoire de la sidérurgie au Pays de Liège*, octobre 2012, publié sur http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_1091125/esquisse-dune-histoire-de-la-siderurgie-au-pays-de-liege?section=cdu_5047

Cuivre, laiton, dinanderie mosane : ateliers et productions métallurgiques à Dinant et Bouvignes au Moyen Âge (XIII^e - XVI^e s siècles), publié sur <http://www.laitonmosan.org/projet.html#5>

Pôle Recherche



Manuel d'histoire de la Wallonie

Chapitre 14

Les activités économiques en pays wallon
(avant la révolution industrielle)

Documents

Décembre 2013

14.02.01. *Paysage avec travaux de la mine*

(tableau de Henri Blès, Musée des Offices, Florence)



http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/09/Herri_met_de_Bles_-_Landscape_with_a_Foundry.jpg

Le *Paysage avec travaux de la mine*, conservé au Musée des Offices à Florence et attribué à Henri Blès, représente l'activité sidérurgique en Wallonie dans la première moitié du XVI^e siècle. Au premier plan, de gauche à droite, on peut en effet voir une forge avec son four d'affinage, un fourneau dont on distingue la roue hydraulique et la coulée, et trois puits de minière.

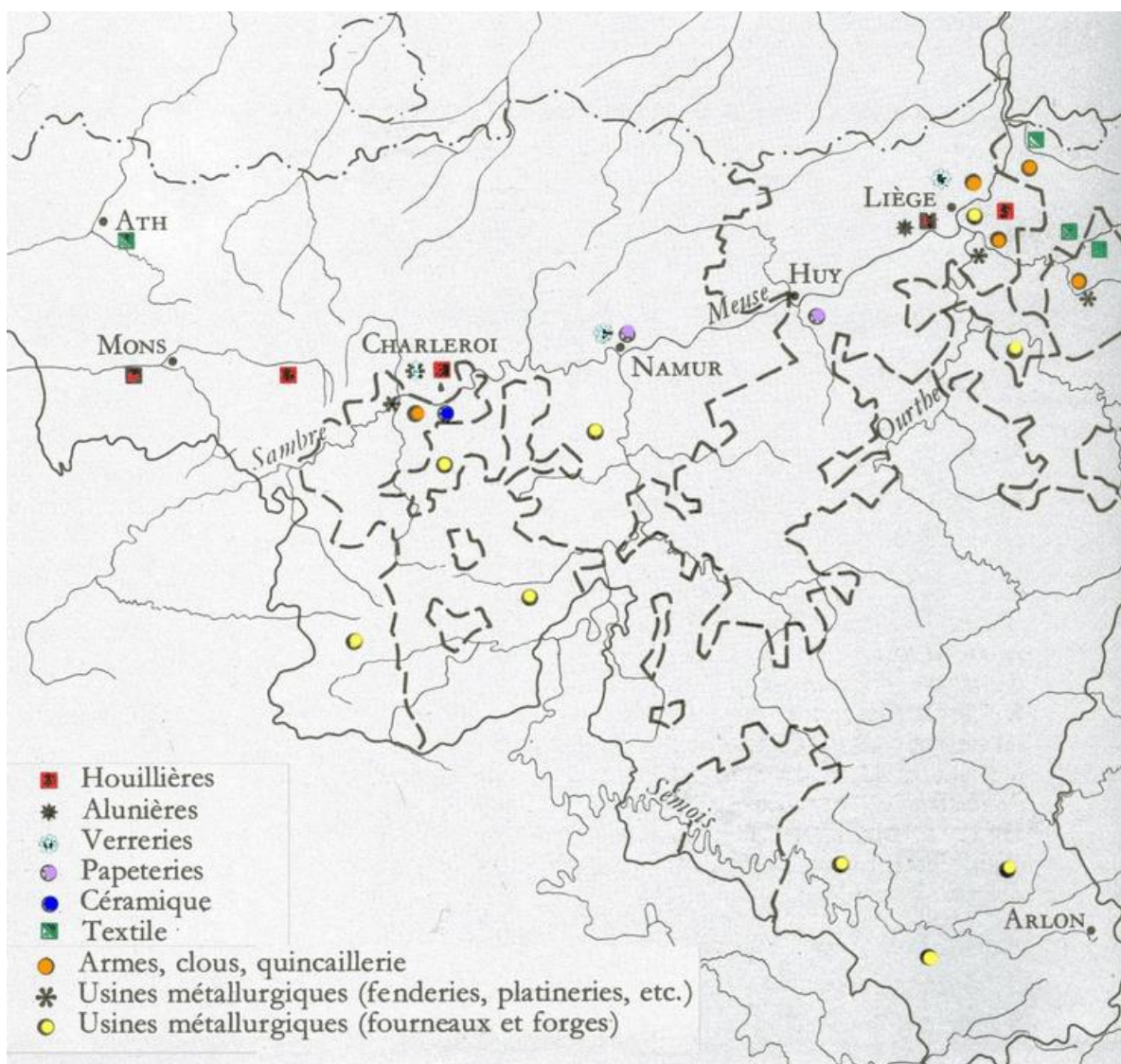
14.02.02. *Fourneau franchimontois* (seconde moitié du XVI^e siècle)
(tableau de J. Bruegel de Velours, Rome, Galerie Doria)



Fourneau franchimontois dans la seconde moitié du XVI^e siècle, tableau de J. Bruegel de Velours, Rome, Galerie Doria, dans Jean-François POTELLE (dir.), *Les Wallons à l'étranger, hier et aujourd'hui*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 2000, p. 83.

Ce tableau dû au talent de J. Bruegel de Velours est la représentation la plus exacte qui nous est parvenue d'un fourneau wallon de la seconde moitié du XVI^e siècle. L'édifice, adossé à un talus par lequel on accède à la plateforme de chargement, est construit en blocage de moellons épincés. On voit également un appentis de bois couvert de chaume protégeant la coulée et les soufflets, ainsi qu'une roue hydraulique à augets de grande dimension.

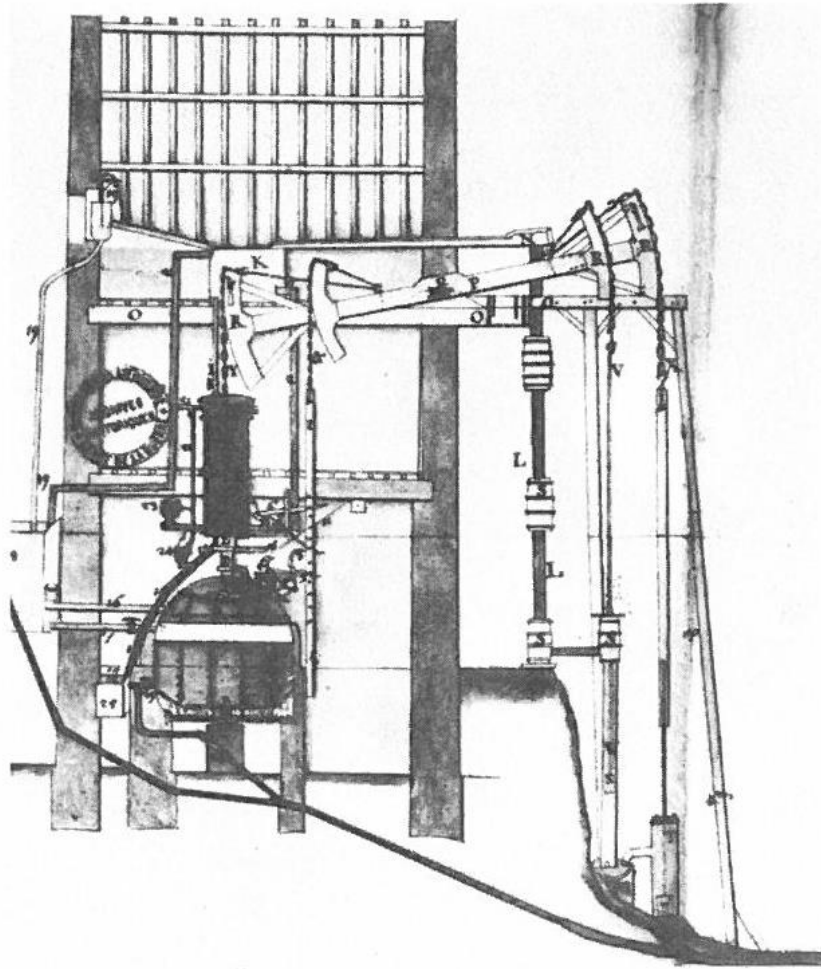
14.03. Répartition géographique des industries wallonnes vers 1680



D'après Georges HANSOTTE, « Pays de fer et de houille », dans Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – économies – sociétés*, t. I : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, p. 292.

Au XVII^e siècle, Liège, Verviers et plus tard Charleroi, constituent les trois grands pôles de croissance wallons. Dans la première moitié du siècle, au pays de Liège, naissent des industries nouvelles, tandis que les anciennes prennent leur essor. Verviers devient le plus grand centre wallon d'industrie textile dans le deuxième tiers du XVII^e siècle. Dans le dernier tiers du siècle, c'est l'Entre-Sambre et Meuse qui prendra une importance accrue, suite à la fondation de Charleroi en 1666, et à son développement rapide grâce à l'appui des autorités.

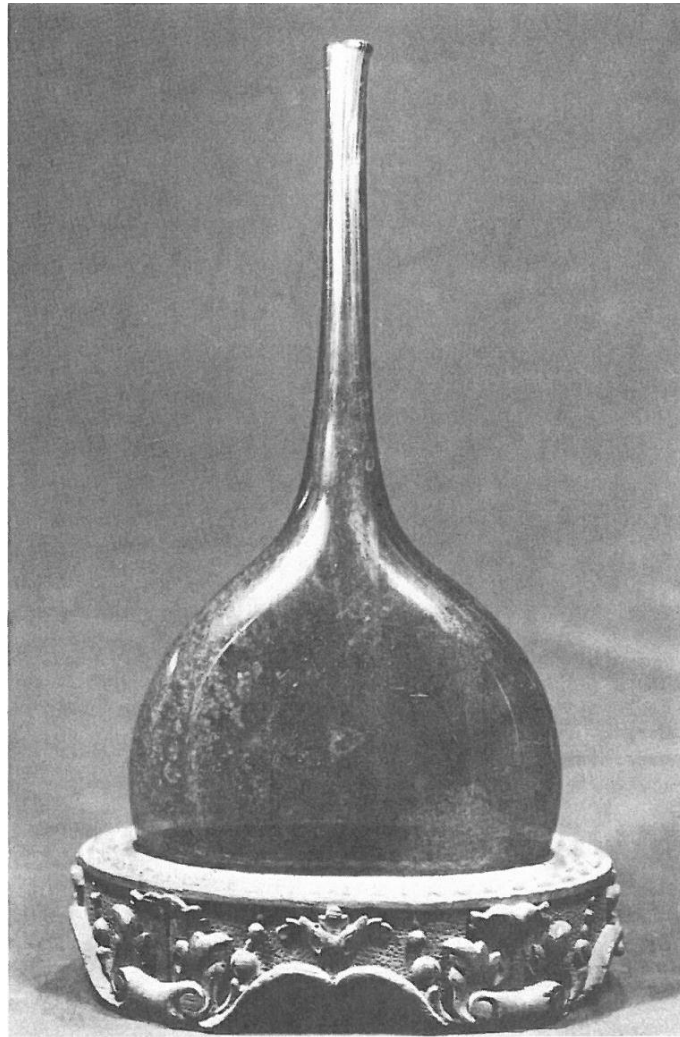
14.04. Pompe à feu de type Newcomen



Georges HANSOTTE, « Pays de fer et de houille », dans Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – économies – sociétés*, t. 1 : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, p. 290.

Ce dessin représente la machine que Jean-Jacques Desandrouin a fait construire sur ses charbonnages de Fresnes, dans le nord de la France. Une machine du même type a été édifée en 1735 sur sa houillère du Fayat à Lodelinsart.

14.05. Bouteille à eau de Spa du XVII^e siècle



Georges HANSOTTE, « Pays de fer et de houille », dans Hervé HASQUIN (dir.), *La Wallonie, le pays et les hommes. Histoire – économies – sociétés*, t. 1 : *Des origines à 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, p. 290.

Au XVIII^e siècle, l'industrie verrière connaît un dynamisme considérable : la fabrication des vitres et celle des bouteilles connaissent un essor remarquable. Ce produit est caractéristique des verreries wallonnes. Il était fourni en quantité à la ville de Spa, grande exportatrice d'eau minérale.